



# Critiques Littérature

## Hommes libres du Soudan

« Les Jango », qui évoque d'irréductibles ruraux peu portés sur l'islam rigoriste, a valu la prison à son auteur, Abdelaziz Baraka Sakin

EGLAL ERRERA

**V**oici un samizdat au destin singulier. A peine paru et récompensé en 2009 par un prix littéraire, *Les Jango*, du Soudanais Abdelaziz Baraka Sakin, fut immédiatement retiré de la vente et brûlé lors d'autodafés. Recherché par un fervent lecteur, pourtant, le roman a circulé clandestinement en Afrique dans des éditions pirates ou en PDF sur la Toile. Quant à son auteur,

interdit de publication, persécuté puis emprisonné, il a fini par s'exiler en 2012 – il vit aujourd'hui en Autriche.

Qu'y a-t-il de si subversif dans ce texte qui nous arrive en traduction? Bien peu, en apparence. Un périple en compagnie des Jango, ces saisonniers venus de tous les coins du Soudan pour récolter le sésame, le blé et le sorgho. Leur histoire nous est contée par deux hommes issus d'une petite ville proche de l'Éthiopie et de l'Erythrée. Deux chômeurs qui, après avoir erré seuls, rejoignent justement ces Jango et s'en éprennent. Car ces marginaux sont capables de s'accommoder de la pauvreté avec grâce. Les Jango, écrit Baraka Sakin, sont « sages à la saison sèche – d'avril à octobre –, attelés à leur tâche. Ils sont fous à la saison des pluies, flambant, sans grands remords, en alcool et en femmes ce qu'ils ont laborieusement gagné, silhouettes insolites, hirsutes dans leurs jeans et baskets au goût du jour, trempés de sueur à force de labeur. Si vivants et heureux de l'être ». Pour les protagonistes, le charme est si fort qu'ils vont eux-

mêmes vouloir devenir des Jango.

Mais un jour débarquent des moissonneuses mécaniques, les privant brutalement de leur gagne-pain. Les Jango se soulèvent alors et mettent en déroute les militaires envoyés par Khartoum. Cela ne dure qu'un temps, mais leur révolte est splendide.

« J'ai vu des esclaves sur des chevaux, et des princes aller à pied comme des esclaves », dit L'Écclésiaste (10:7). Cette phrase pourrait être l'exergue des *Jango*. Esprit libre, Baraka Sakin écrit ce qu'il pense, avec fermeté mais sans provocation ostentatoire, dans une transgression tranquille, jubilatoire, facétieuse parfois. Disgracié, il l'a été pour des raisons politiques, mais également littéraires. Ses textes exaltent la sensualité, le plaisir charnel, l'ivresse des alcools forts prohibée par le Coran, et l'amour des femmes. « Parler des femmes, c'est comme manger de la mouleita: c'est aigre, piquant mais délicieux, d'une saveur sans cesse renouvelée... » Un amour empreint de respect pour toutes, y compris pour les prostituées, superbes héroïnes de ce roman – « Une femme qui vend son corps est plus noble qu'un homme qui passe sa vie en dévotion. »

Inutile de dire que ce propos est en radicale opposition avec la doxa du régime qui sévit au Soudan depuis trois décennies – imposant une langue unique, l'arabe, et une unique religion, l'islam. Sakin, lui, n'a de cesse d'éclairer le subtil entrelacement des ethnies, de leurs croyances,

de leurs rites. Jusqu'à sa langue,

un arabe mâtiné de dialectes soudanais et des idiomes frontaliers. Il fallait la connaissance du Soudan et des lettres arabes de l'universitaire et chercheur Xavier Luffin – traducteur déjà du *Messie du Darfour* (Zulma 2016) –, pour faire entendre la polyphonie de ce « livre-monde ». Une ode splendide à ce que l'on pourrait appeler, là où il existe encore, un exemplaire cosmopolitisme africain. ■

### LES JANGO

(*Al-jango masamir al-ard*),  
d'Abdelaziz Baraka Sakin,  
traduit de l'arabe (Soudan)  
par Xavier Luffin,  
Zulma, 340 p., 22,50 €.